

Phénomènes énonciatifs et localisations spatio-temporelles dans *Du Côté de chez Swann*

Marta Saiz Sánchez

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

marta.saiz@yahoo.es

Resumen

El discurso autobiográfico distingue dos planos enunciativos: el del *yo* narrador y el del *yo* personaje. Presentamos aquí el funcionamiento referencial y enunciativo de las localizaciones espacio-temporales en la narración proustiana. En el plano del narrador, los deícticos reenvían a su presente organizando el relato y la narración. En el plano del personaje, dan acceso a su conciencia en discursos referidos y en pensamientos no-verbalizados. Las referencias deícticas aparecen también en el relato en frases con un sujeto de tercera persona creando una empatía con éste. Existe además un uso narrativo de los deícticos, en particular de *maintenant*.

Palabras clave: Proust; enunciación; deícticos espacio-temporales; discurso referido; voces del discurso.

Abstract

The autobiographical discourse distinguishes two enunciative levels: the self of the narrator and the self of the character. This paper analyses the referential and enunciative spatio-temporal deictics in Proust's fiction. At the narratorial level, deictics refer to the narrator's present time and they organize both the story and the narration. From the character's enunciative level, they grant access to his conscience by means of reported speech and non-verbalized thoughts. Deictical references also appear in the story in sentences with a third person subject creating an empathy with it. Furthermore there is a narrative use of deictics, particularly of *maintenant*.

Key words: Proust; enunciation; spatio-temporal deictics; reported speech; voices in the speech.

0. Introducción

L'écriture proustienne constitue une référence unique du point de vue de la narration. Nombreux sont les linguistes et critiques littéraires qui, de façon récur-

* Artículo recibido el 5/05/2012, evaluado el 11/11/2012, aceptado el 8/02/2013.

rente, font référence à l'œuvre de Marcel Proust et s'y appuient dans leurs études. Malgré la longueur des phrases de *A la Recherche du temps perdu* et l'extension même du roman, Sylvie Pierron (2005: 234) souligne « son impressionnante continuité textuelle ». Ce roman où seul le personnage-narrateur Marcel prend la parole –il est le seul à avoir le droit de faire le « récit de l'histoire » en termes de Genette (1972: 250)– représente un défi quant à la cohérence énonciative.

Les théories de l'énonciation découlant des travaux de Benveniste (1966) décrivent la répartition des repérages spatio-temporels selon qu'ils appartiennent à un plan énonciatif embrayé ou à un plan non-embrayé. Le premier correspond à ce que Benveniste appelle « discours » et suppose l'embrayage des marques déictiques sur la situation d'énonciation. Les temps verbaux employés (présent d'énonciation, passé composé, futur simple...) prennent appui sur le présent linguistique du locuteur. D'un point de vue référentiel, les déictiques spatiaux « s'interprètent en prenant pour repère la position du corps de l'énonciateur¹ » (Maingueneau, 2010: 73) et les déictiques temporels « prennent pour origine le moment de l'énonciation, moment qui correspond au présent linguistique » (Maingueneau, 2010: 80). Le plan non-embrayé est l'« histoire » de Benveniste, repris par d'autres auteurs sous le nom de « récit ». Ce plan est coupé de l'instance énonciative et les marques déictiques sont absentes. Il présente des temps verbaux indépendants de l'énonciation (passé simple dans un récit au passé) qui prennent appui les uns sur les autres. Les localisations spatio-temporelles sont anaphoriques et renvoient à des éléments présents dans le contexte verbal, à des éléments posés dans le récit par le narrateur.

Marie-José Béguelin (2002: 31) explique qu'il existe quand même « une tension entre norme et usages en matière de référence spatio-temporelle. On peut penser que l'opposition, devenue banale, entre référence au temps/lieu du locuteur et référence à un temps/lieu fixé par le contexte se révèle insuffisante pour justifier, avec l'exhaustivité souhaitable, la distribution des déictiques spatio-temporels en français contemporain ».

Proust n'est pas une exception. La combinaison passé simple/localisations déictiques est fréquente dans la *Recherche*. Elle provoque un décalage énonciatif dans le mode de repérage puisque le passé simple est un temps coupé de l'énonciation et ne s'associe en principe qu'à des repérages anaphoriques. Selon Gilles Philippe (2000: 42) cette combinaison est « généralement considérée comme inacceptable en son principe » et provoque « un sentiment d'instabilité énonciative » chez le lecteur (Philippe, 2000: 47). Ces emplois « hors-norme » répondent cependant à des usages spécifiques explicables et compréhensibles dans la logique du récit proustien tel que Gérard Genette (1972) l'a analysé.

¹ Maingueneau emploie le terme *énonciateur* pour désigner ce que Ducrot appelle dans ses travaux *locuteur*, c'est-à-dire l'être de discours qui assume les propos d'un énoncé.

La *Recherche* est une autobiographie fictive (Leriche, 2001): le narrateur fait un récit rétrospectif de sa vie et raconte comment il est parvenu à découvrir sa vocation d'écrivain. Dans la première et la troisième partie du premier volume, *Du côté de chez Swann*, celui sur lequel nous avons travaillé, le narrateur raconte son enfance. Dans la deuxième partie ce même narrateur fait le récit de l'histoire d'amour entre Charles Swann et Odette de Crécy.

Les références spatio-temporelles vont se distribuer de façon différente dans les parties centrées sur la vie du personnage-narrateur et dans celle centrée sur la vie du personnage de Swann. L'étude approfondie et exhaustive de ce type de localisations n'a pas encore été élaborée à notre connaissance. Nous proposons dans ce travail d'étudier cette répartition des repérages spatio-temporels dans *Du côté de chez Swann*. Dans un premier instant nous analyserons l'ancrage énonciatif particulier du récit autobiographique. Après avoir étudié les occurrences « normatives » des références spatio-temporelles nous étudierons leurs particularités dans les discours rapportés. Finalement nous travaillerons sur les déictiques présents dans un plan non-embryé qui renvoient soit au protagoniste, soit au personnage de Swann. Nous verrons ainsi les effets produits par ces décalages énonciatifs dans la narration proustienne, particulièrement complexe.

1. Les deux *je* de l'autobiographie

Dans sa théorie de la polyphonie, Oswald Ducrot (1984: 192) établit une différence entre le sujet parlant et le locuteur. Le premier est le producteur effectif d'un énoncé (ou d'un discours), c'est « un être empirique », tandis que le deuxième est celui qui assume les propos de cet énoncé, c'est « un être de discours ». Il rapproche cette distinction de celle que fait Gérard Genette (1972) entre auteur et narrateur. En effet, le *sujet parlant* de Ducrot correspond à l'*auteur* de Genette, qui est le « producteur effectif extérieur au récit ». Le *locuteur* correspond alors au *narrateur*, qui est un être de fiction intérieur à l'œuvre (Ducrot, 1984: 207). Quand le narrateur de la *Recherche* dit *je*, ce n'est pas l'écrivain Marcel Proust qui dit *je* : le narrateur est un être de fiction tout à fait externe au monde réel. Dans le roman le narrateur raconte sa propre histoire, il se pose lui-même comme personnage principal. C'est ce que Genette (1972: 253) appelle un narrateur autodiégétique.

Le sujet parlant ou auteur étant exclu de toute analyse linguistique de l'œuvre, Vidar Holm (1999: 2) distingue deux *je* dans le discours autobiographique : le *je* du narrateur (ou *je* narrant) et le *je* du personnage (ou *je* narré). Le *je* narrant correspond au narrateur, au *je* qui fait le récit de sa propre histoire. Dans la *Recherche*, le narrateur est Marcel adulte qui est en train d'écrire l'histoire de son passé. Narrateur autodiégétique, le *je* narrant est le protagoniste de l'histoire qu'il raconte. Le *je* narré est le personnage principal de *Du Côté de chez Swann*, Marcel enfant.

Cette distinction nous permet d'établir deux plans énonciatifs dans le roman. Le premier est un plan embrayé où le *je* narrateur parle à partir de son présent et emploie des repérages spatio-temporels déictiques² qui s'interprètent par rapport à sa propre situation énonciative. Les temps verbaux employés (passé composé, présent d'énonciation, etc.) sont reliés à cette instance énonciative. L'autre plan énonciatif, centré sur le *je* narré, est coupé de la situation d'énonciation du narrateur. Ce *je* « n'est pas un déictique véritable, c'est seulement la désignation d'un personnage qui se trouve référer au même individu que le narrateur » (Maingueneau, 2010: 122). Les références spatio-temporelles sont donc en théorie anaphoriques, et tout comme les temps verbaux (passé simple, futur discursif, etc.), s'interprètent en faisant appel à des repères posés par le narrateur dans le contexte linguistique. Ce phénomène est très évident dans l'exemple qui suit:

[1]

Ma mère ne *vint* pas, et sans ménagements pour *mon* amour-propre (engagé à ce que la fable de la recherche dont elle était censée m'avoir prié de lui dire le résultat ne fût pas démentie) *me fit* dire par Françoise ces mots : « Il n'y a pas de réponse » que *depuis j'ai* si souvent *entendus* des concierges de « palaces » ou des valets de pied de tripots, rapporter à quelque pauvre fille qui s'étonne [...] (p. 31).

Dans la première partie au passé simple ([Ma mère] *vint*, [Ma mère] *fit*) les formes *mon* et *me*, variantes de *je*, se rapportent au *je* narré, au personnage de l'histoire inséré dans le plan non-embrayé. Ces formes de première personne n'ont rien à voir avec le *je* de *j'ai souvent entendus*, qui lui se réfère au *je* narrateur. Le passage du passé simple (temps non-embrayé) au passé composé (temps embrayé) signale le décalage énonciatif. À partir de *que depuis j'ai si souvent entendus*, les références au *je-ici-maintenant* se font par rapport à la situation énonciative du *je* narrateur. L'adverbe *depuis*, paraphrasable par « depuis lors par rapport à mon présent où j'écris », marque également le décalage énonciatif entre les deux plans qui sont indépendants. Les deux *je* sont tout à fait distincts. Le narrateur proustien intervient parfois dans son récit pour donner des « informations complémentaires ». Ces informations, comme l'indique Genette (1972: 220) « relèvent de l'expérience ultérieure du héros, autrement dit de l'expérience du narrateur ».

2. La référence à l'espace et au temps

Dans son chapitre sur les *Voix* Gérard Genette (1972: 225) explique que la plupart des localisations de la *Recherche* sont temporelles. En effet, le narrateur ne mentionne pas l'endroit de la narration ou de l'écriture de l'histoire: les marques spa-

² Nous emploierons le terme *déictique* en tant que synonyme d'*embrayeur*, comme font la plupart des auteurs, tout en sachant que la deixis au sens strict renvoie à la notion de monstration.

tiales de l'énonciation sont absentes. Malgré le manque d'expressions précises sur le temps de la narration il semble logique que la vie du personnage-narrateur soit antérieure au récit que le narrateur en fait. Tout de même, Genette (1972: 234) détermine que le temps de la narration se situerait plusieurs années après la dernière scène du roman. Il considère la narration de la vie de Marcel comme « un moment unique et sans progression ». Ce temps n'aurait aucune durée pour ainsi dire. En revanche le temps des événements racontés, centrés autour du *je* narré progresse et tend vers le temps de la narration du *je* narrant, « jadis et maintenant se trouvent soudain simultanés » en termes de Rousset (1989). Cependant le récit n'est pas toujours linéaire : les analepses et les prolepses sont très fréquentes (Genette 1972: 82). La deuxième partie du premier volume, *Un amour de Swann*, revient temporellement en arrière par rapport à la première partie du même volume, *Combray*. Dans cette deuxième partie le narrateur fait le récit de la liaison entre Charles Swann et Odette de Crécy, antérieure même à la naissance du héros-narrateur. Cette partie, différente des deux autres, comporte un grand nombre de déictiques qui renvoient à la conscience de Swann. Cela présente intérêt particulier que nous étudierons plus tard.

En opérant la distinction des plans embrayé et non-embrayé, nous pouvons classer les localisations spatio-temporelles déictiques et anaphoriques sur chacun de ces deux plans de façon respectueuse. Dans une perspective théorique, le plan du *je* narrant utilise surtout des références de type déictique (*maintenant, hier*) « dont le référent s'identifie, en principe, de manière univoque par rapport au locuteur » (Béguelin, 2002: 26). Le narrateur parle à partir de son présent. Le plan énonciatif de l'histoire racontée, celui du *je* narré, est coupé de l'instance d'énonciation. Les références spatio-temporelles sont essentiellement anaphoriques (*à ce moment, la veille, le lendemain*), elles s'interprètent par rapport à d'autres localisations du contexte linguistique. Le plan énonciatif du *je* narré comporte également des déictiques dans des passages de discours indirect libre; nous les étudierons par la suite.

Ainsi, les localisations déictiques sont présentes dans des passages avec un sujet *je* narrant comme nous l'avons vu en [1] (nous verrons plus tard ce qui en est des énoncés avec un sujet *je* narré). Les localisations anaphoriques apparaissent dans les passages avec un sujet de troisième personne différent de Swann. Un grand nombre de déictiques permet de renvoyer à la conscience de Swann (nous le verrons également par la suite).

[2]

Cette petite scène qui se renouvelait chaque fois que le pianiste allait jouer enchantait les amis aussi bien que si elle avait été nouvelle, comme une preuve de la séduisante originalité de la « Patronne » et de sa sensibilité musicale. Ceux qui étaient près d'elle faisaient signe à ceux qui plus loin fumaient ou jouaient aux cartes, de se rapprocher, qu'il se passait quelque chose, leur disant comme on fait au Reichstag dans les moments

intéressants : « Écoutez, écoutez ». Et le *lendemain* on donnait des regrets à ceux qui n'avaient pas pu venir en leur disant que la scène avait été encore plus amusante que d'habitude (p.203).

La localisation temporelle anaphorique *le lendemain* s'interprète en faisant appel au contexte linguistique. Le jour en question correspond au jour postérieur à ces soirées où le pianiste jouait. La date n'est pas précise mais le lecteur comprend l'enchaînement des événements de l'histoire. Ces localisations intégrées dans le récit sont prises en charge par le narrateur. La plupart des références anaphoriques apparaissent donc dans « des phrases avec un sujet *il*, c'est-à-dire portant sur un personnage autre que le *je* de l'enfant », comme le remarque Rodríguez Somolinos (2012: 220). En effet, même dans les parties du roman où le personnage central est Marcel, où le récit est à la première personne (*je* narré), les localisations anaphoriques sont insérés dans de phrases à la troisième personne. Comme nous l'avons dit, nous verrons par la suite le fonctionnement des déictiques dans les passages centrés sur le *je* narré. L'exemple [2] appartient à *Un amour de Swann*, partie où le *je* narré et le *je* narrateur n'apparaissent que sporadiquement. Toujours est-il que dans les autres parties, centrées sur le *je* narré, *Combray* et *Nom de pays: le nom*, il en est de même.

Le narrateur intervient parfois dans son récit pour le structurer et l'organiser de sorte que le lecteur puisse comprendre le choix qu'il fait dans l'ordre de la narration:

[3]

C'est peut-être d'une impression ressentie aussi auprès de Montjouvain, *quelques années plus tard*, impression restée obscure alors, qu'est sortie, *bien après*, l'idée que *je* me suis faite du sadisme. On verra *plus tard* que, pour de tout autres raisons, le souvenir de cette impression devait jouer un rôle important dans *ma* vie (p.157).

Les localisations temporelles *quelques années plus tard* et *bien après* sont anaphoriques. Elles prennent appui sur un repère antérieur présent dans le contexte linguistique qui peut ne pas correspondre forcément une date concrète. C'est un moment postérieur au temps où cet événement se déroule. Quant au deuxième *plus tard*, il s'agit d'une indication déictique métadiscursive que le *je* narrateur donne à son lecteur. Cette localisation accompagne le verbe *verra*. C'est un temps futur embrayé ; il se repère par rapport au présent du locuteur. De plus, le pronom sujet de l'énoncé, *on*, inclut dans sa désignation le lecteur hypothétique. L'énoncé pourrait être paraphrasé de la façon suivante: « plus loin dans le récit que je suis en train de faire, et que vous lecteur êtes en train de lire, j'expliquerai pourquoi cette expérience est importante ». Le déictique *plus tard* renvoie au présent du locuteur-narrateur, au moment où il fait son récit, mais il renvoie aussi au moment de la lecture. Il s'agit de la « fiction secondaire » de la lecture et de la narration qui met en relief le plan énonciatif du

je narrant (Maingueneau, 2010: 128). La référence de *je* reste ambiguë: nous pourrions interpréter que le possessif *ma* se rapporte au plan du *je* narrant, et que, en revanche, le *je* de *l'idée que je me suis faite* appartient au plan de l'histoire racontée, à celui du *je* narré. *Je* permet de glisser d'un plan à l'autre sans transition.

3. Le discours rapporté

Le discours rapporté montre bien le jeu de localisations spatio-temporelles déictiques et anaphoriques. D'après Dominique Maingueneau (2010: 181) le discours rapporté suppose « la représentation dans une énonciation d'un autre acte d'énonciation ». Dans le discours direct (DD) un verbe de parole introduit les propos d'un autre locuteur. Ces propos sont délimités de façon typographique par des guillemets dans l'exemple qui suit. Les déictiques du discours source sont conservés dans le DD:

[4]
[...] en l'attendant [Françoise] je foulais la grande pelouse chétive et rase, jaunie par le soleil, au bout de laquelle le bassin est dominé par une statue quand, de l'allée, s'adressant à une fillette à cheveux roux qui jouait au volant devant la vasque, une autre, en train de mettre son manteau et de serrer sa raquette, lui *cria*, d'une voix brève: « Adieu, Gilberte, je rentre, n'oublie pas que nous venons *ce soir chez toi après dîner* » (p. 387).

La situation d'énonciation du discours cité est conservée: l'expression déictique *ce soir après dîner* s'interprète par rapport au présent du locuteur du discours cité, en l'occurrence la fillette aux cheveux roux. *Chez toi* se comprend par rapport à cette même situation d'énonciation, où *toi* se réfère à Gilberte, allocutaire interpellé dans le discours d'origine.

Le discours indirect (DI) en revanche est introduit par un verbe de parole suivi d'une complétive. Il présente les propos d'un autre locuteur dépourvus de leur cadre énonciatif d'origine. Le discours cité s'intègre parfaitement dans le discours citant sans avoir recours à des indices typographiques comme dans le DD. Dans le DI tous les éléments se repèrent par rapport à la situation d'énonciation du discours citant. Ils sont pris en charge par le locuteur L1 du discours rapporté:

[5]^{DI}
[*Il* [Legrandin] avait précisément demandé *la veille* à mes parents de m'envoyer dîner *ce soir-là* avec lui]: « Venez tenir compagnie à votre vieil ami, m'avait-il dit [...] » (p. 124).

Le sujet du discours citant étant *il*, les localisations spatio-temporelles sont anaphoriques et prises en charge par le narrateur, qui correspond ici au L1 du discours citant. Le DI introduit par le verbe *avait demandé* comporte la localisation anaphorique *la veille*. Les repérages déictiques du discours-source intègrent le système

énonciatif du discours citant. *Ce soir-là* dans le discours d'origine serait *ce soir*, c'est-à-dire le soir du jour où le M. Legrandin parle.

Nous avons pu observer que les localisations spatio-temporelles déictiques se répartissent entre les références à la situation énonciative du *je* narrant et entre les DD, tandis que les anaphoriques apparaissent dans des phrases avec un sujet *il* (pour la plupart différents de Swann) et dans les DI. Tout de même il reste un grand nombre de déictiques dont le repérage peut provoquer, selon Gilles Philippe (2000: 39), une gêne chez le lecteur malgré la présence du contexte. Il nous semble néanmoins qu'ils peuvent aisément être attribués au *je* narré ou à la conscience de Swann en faisant appel aux théories de l'énonciation et de la polyphonie. Les déictiques spatio-temporels se distribuent donc de façon divergente sur la temporalité du *je* narrateur et sur celle du *je* personnage.

4. Décalages énonciatifs avec un sujet *je*

Comme nous l'avons déjà dit, de nombreux déictiques spatio-temporels dans des phrases avec un sujet *je* renvoient au *je* narré et non pas au *je* narrant :

[6]

Aussitôt mon anxiété tomba ; *maintenant* ce n'était plus comme *tout à l'heure* pour jusqu'à *demain* que j'avais quitté ma mère, puisque mon petit mot allait, la fâchant sans doute (et doublement parce que ce manège me rendrait ridicule aux yeux de Swann), me faire du moins entrer invisible et ravi dans la même pièce qu'elle, allait lui parler de moi à l'oreille ; puisque cette salle à manger interdite, hostile, où, *il y avait un instant* encore, la glace elle-même –le « granité »– et les rince-bouche me semblaient recéler des plaisirs malfaisants et mortellement tristes parce que maman les goûtait loin de moi, s'ouvrait à moi et, comme un fruit devenu doux qui brise son enveloppe, allait faire jaillir, projeter jusqu'à mon cœur enivré l'attention de maman tandis qu'elle lirait mes lignes. *Maintenant* je n'étais plus séparé d'elle; les barrières étaient tombées, un fil délicieux nous réunissait. Et puis, ce n'était pas tout: maman allait sans doute venir ! (p. 29).

Les références déictiques soulignées par nous appartiennent au plan énonciatif non-embrayé de l'histoire. Ils renvoient au présent du *je* narré et non pas au présent du *je* narrant. Normalement ces références auraient dû être de type anaphorique puisqu'elles apparaissent dans un plan coupé de toute instance d'énonciation. Mais malgré le décalage énonciatif créé, l'interprétation référentielle ne se voit pas perturbée: « tout se passe comme si l'énonciateur principal [le *je* narrant] y effaçait son point de vue au profit de celui d'un sujet de conscience, d'une instance de prise en charge interne à la narration » (Béguelin, 2002: 29), en l'occurrence celle du protagoniste.

niste, le *je* narré. La substitution des localisations temporelles anaphoriques par des déictiques concourt « à l'effacement du narrateur et à la mise en valeur de l'espace temporel » du protagoniste, tout en permettant l'empathie avec celui-ci. Béguelin (2002: 29-31) explique encore que l'action est saisie de « l'intériorité » de celui-ci au moment où les événements se déroulent. Ceux-ci sont perçus à travers les émotions du personnage à l'instant où ils se produisent.

Cette empathie relève de l'effet de la focalisation interne dans le récit tel que Gérard Genette (1972: 214) la décrit. Même si seul le *je* narrant a droit à la parole dans la *Recherche*, Genette explique que le récit est mené depuis la perspective du héros « avec ses restrictions de champ, ses ignorances momentanées, et même ce que le narrateur considère à part soi comme des erreurs de jeunesse, des naïvetés, des “illusions à perdre” » (Genette, 1972: 214). L'emploi de localisations spatio-temporelles déictiques au détriment des anaphoriques permet d'introduire la subjectivité de l'enfant. Les déictiques renvoient à la conscience du personnage, tandis que les anaphoriques renvoient au système interne de la narration composée par le narrateur. Dans le premier cas, les événements sont présentés à travers le filtre de la conscience du protagoniste naïf. Dans l'esprit de la *Recherche* « cette question est décisive à propos de la perspective narrative chez Proust » (Genette, 1972: 211). Le narrateur doit maintenir dans son roman l'optique ignorante de son personnage puisque ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il obtient la clé pour en décrypter le sens. Lorsqu'il devient narrateur de cette même vie, il fait le choix d'adopter la perspective inexpérimentée et de ne révéler cette clé qu'à la fin du récit. L'adoption de cette « focalisation » permet au lecteur de percevoir toute l'histoire à travers la conscience du héros naïf. Cette connivence maintient le suspens jusqu'à la fin du roman.

Ce que Genette appelle « le centre de perspective » sert à Oswald Ducrot (1984: 208) à justifier, dans le cadre de la théorie de la polyphonie, l'existence de locuteurs et d'énonciateurs. Le narrateur-locuteur d'après Ducrot raconte l'histoire, il est « la source d'un discours ». Les déictiques repérés par rapport au présent du *je* narré sont polyphoniques. En [6] le narrateur-locuteur laisse entendre la voix d'un énonciateur, qui correspond ici à celle du *je* narré. La voix de l'enfant est présente dans la narration.

Le discours indirect libre (DIL), troisième forme de discours rapporté que nous n'avons pas exploitée dans le point précédent, reste un procédé très présent dans la narration proustienne. Le DIL se caractérise par son indépendance syntaxique: contrairement au DI, il n'est pas introduit par un verbe de parole. Quant aux localisations déictiques du discours-source, elles peuvent être conservées ou alignées sur les repérages du discours citant. Dans ce type de discours rapporté « les paroles du personnage s'intègrent dans la trame narrative, la continuité entre les deux types de séquence étant facilitée par le repérage des temps verbaux » (Rodríguez Somolinos, 2012: 214). L'apparition de déictiques renvoyant à la situation d'énonciation du dis-

cours premier constitue une divergence énonciative qui laisse entendre la voix du personnage. Pourtant, bien qu'on l'appelle *discours* indirect libre, il ne s'agit pas toujours de paroles verbalisées. Parfois, les paroles que nous ne pouvons pas attribuer au narrateur ne sont que des pensées d'un personnage: ces pensées sont verbalisées par le narrateur sous forme de DIL, précise Rodríguez Somolinos (2012: 217).

Les déictiques renvoyant à la conscience du *je* narré en [6] –*maintenant, demain*– sont inscrits dans un discours représenté. Nous ne pouvons pas affirmer que ces paroles aient été prononcées, dans la mesure où aucun verbe de parole dans le contexte ne le précise. Il est tout de même évident que la perception du soulagement de l'enfant se fait à partir de son présent même. En [6], *maman allait sans doute venir!* est un énoncé exclamatif, c'est là une marque univoque de subjectivité de la langue, conservée lors du passage au DIL.

Les marques de subjectivité renvoyant au *je* narré font apparaître la voix du protagoniste dans le DIL sans perturber le récit du *je* narrant. Les deux voix superposées sont dosées dans des proportions variables: dans le récit pris en charge par le narrateur apparaissent des déictiques renvoyant au *je* narré. Le narrateur présente les événements sous l'optique du personnage lorsqu'ils ont lieu. Le narrateur choisit sa façon de présenter les événements: soit avec sa perception d'adulte, soit à partir de sa propre intériorité lorsqu'il était enfant. Ce dernier procédé assure l'empathie avec le protagoniste.

Il existe un phénomène proche du DIL dans le DI. Contrairement aux règles de transposition des localisations spatio-temporelles déictiques en anaphoriques dans le DI, dans *Du Côté de chez Swann* certains DI conservent les déictiques du discours d'origine en provoquant un décalage énonciatif:

[7]

[une miraculeuse désincarnation] se doubla aussitôt de la vague envie de vomir qu'on éprouve quand on vient de prendre un gros mal de gorge, on dut me mettre au lit avec une fièvre si tenace, que ^{DI}[le docteur déclara qu'^{Discours cité}[il fallait renoncer non seulement à me laisser partir *maintenant* à Florence et à Venise mais, même quand je serais entièrement rétabli, m'éviter, *d'ici au moins un an*, tout projet de voyage et toute cause d'agitation]] (p. 386).

Ici le discours cité est introduit par le verbe de parole *déclarer que*. Les localisations temporelles déictiques auraient dû être transposées en des localisations anaphoriques. Le décalage énonciatif est évident: on s'attendrait à trouver *alors* ou *à ce moment-là* au lieu de *maintenant*, et *jusqu'au moins dans un an* à la place de *d'ici au moins un an*. Dans ce discours indirect les déictiques renvoient à la situation d'énonciation du locuteur du discours cité, en l'occurrence le docteur. L'enfant, le *je* narré, est témoin de ce que celui-ci dit dans cette scène, et peut-être même

l'allocutaire dans la conversation. Ces déictiques renvoient en même temps à la conscience du docteur et à celle du protagoniste.

D'après Rodríguez Somolinos (2012: 213), ce phénomène encore une fois « est analysable dans la perspective de la polyphonie : la voix du narrateur et celle du personnage sont ainsi inextricablement mêlées. Le discours cité s'aligne sur le repérage du récit, mais le déictique laisse entendre à la fois la voix du personnage, parlant à partir de son présent ». En effet nous percevons dans le même énoncé la voix du *je* narrant, celle du docteur, et celle du *je* narré. Ce phénomène provoque un effet d'empathie du lecteur avec le protagoniste qui revit cette scène traumatisante de son enfance.

Comme nous l'avons vu au début, la proportion entre déictiques spatiaux et déictiques temporels dans la *Recherche* n'est pas équilibrée. Cependant, il existe un procédé qui fait appel essentiellement à des déictiques spatiaux: c'est ce qu'Alain Rabatel (1998) appelle dans un sens métalinguistique le *point de vue*. En effet, comme nous l'avons vu, certains déictiques renvoient à la conscience du personnage et permettent d'introduire son point de vue.

Rabatel (1998 et 2000) propose dans ses travaux une simplification du système de trois focalisations –interne, externe et zéro– de Genette et ne distingue que deux points de vue (PDV) : celui du narrateur et celui du personnage. Le point de vue du narrateur correspond à celui du narrateur omniscient: il est le foyer de perception, le sujet de conscience. C'est la focalisation zéro de Genette. En dépit de son omniscience, le narrateur fait le choix de ce qu'il raconte, il peut focaliser son récit et limiter la l'information qu'il donne.

Le récit est très rarement complètement objectif et la focalisation externe de Genette posait problème. Rabatel préfère la laisser de côté et parler d'absence de point de vue.

La focalisation interne coïncide avec le PDV du personnage. Dans la *Recherche* ce procédé va permettre au narrateur de présenter les événements à travers le filtre focalisateur de Marcel personnage. Rabatel (2000: 197) explique que le point de vue est un « phénomène énonciatif proche du DIL, dans la mesure où il renvoie à des perceptions (souvent associées à des pensées) qui ne sont pas celles du narrateur, quand bien même elles sont rapportées par le truchement de la voix narrative ». Il est souvent difficile de marquer la frontière entre le point de vue et le DIL.

Voici un exemple de déictiques spatio-temporelles observationnels qui renvoient au *je* narré:

[8]

J'ouvris la fenêtre sans bruit et m'assis au pied de mon lit; je ne faisais presque aucun mouvement afin qu'on ne m'*entendît* pas *d'en bas*. *Dehors*, les choses semblaient, elles aussi, figées en une muette attention à ne pas troubler le clair de lune, qui doublant et reculant chaque chose par l'extension devant elle

de son reflet, plus dense et concret qu'elle-même, avait à la fois aminci et agrandi le paysage comme un plan replié jusque-là, qu'on développe. Ce qui avait besoin de bouger, quelque feuillage de marronnier, bougeait. Mais son frissonnement minutieux, total, exécuté jusque dans ses moindres nuances et ses dernières délicatesses, ne bavait pas sur le reste, ne se fondait pas avec lui, restait circonscrit. Exposés sur ce silence qui n'en absorbait rien, les bruits *les plus éloignés*, ceux qui devaient venir de jardins situés *à l'autre bout de la ville*, se percevaient détaillés avec un tel « fini » qu'ils semblaient ne devoir cet effet de lointain qu'à leur pianissimo [...] (p. 32).

Dans ce passage, le narrateur décrit ce que le personnage observe depuis sa fenêtre. La description suit le regard du personnage. Les localisations spatiales *d'en bas, dehors, les plus éloignés* et *à l'autre bout de la ville* sont des déictiques qui s'interprètent en prenant pour référent la position du corps (et le regard) du *je* narré. Dans un récit neutre ces déictiques auraient dû être des localisations anaphoriques renvoyant à des éléments du contexte linguistique. Ces repérages seraient donc pris en charge par le narrateur. Mais le fait que ces perceptions aient comme source d'énonciation le personnage et non pas le narrateur crée un effet d'empathie avec le premier (Rabatel, 2000: 209). Ce sont des déictiques de point de vue : ils permettent une fois de plus d'appréhender la description du décor à partir de ce que le *je* narré voit et entend. La description, prise en charge par le *je* narrant, reste insérée dans la narration. La voix du personnage et celle du narrateur sont superposées.

5. Déictiques avec un sujet *il*

Les déictiques spatio-temporels apparaissent également sur le plan non-embrayé de l'histoire racontée dans des phrases avec un sujet *il* à condition qu'il renvoie à Swann. De la même façon qu'avec le sujet *je* narré, les localisations déictiques vont permettre l'empathie avec Swann. Observons les proportions de déictiques et d'anaphoriques dans les différentes parties du premier volume de la *Recherche* :

Tableau 1: Distribution des déictiques et des anaphoriques dans *Du Côté de chez Swann*

		Partie 1: <i>Combray</i> (184 pages) – centré sur <i>je</i> narré	Partie 2: <i>Un amour de Swann</i> (191 pages) – centré sur Swann, <i>il</i>	Partie 3: <i>Noms de pays: le nom</i> (44 pages) – centré sur <i>je</i> narré	Partie 1 + 3: (228 pages) cen- trées sur <i>je</i> narré
DÉICTIQUE	maintenant	41	66	16	57
	hier	4	7	2	6
	demain	9	20	4	13
	en ce moment	6	16	2	8
	TOTAL	60	109	24	84
ANAPHORI-	à ce moment-là	4	11	1	5
	la veille	6	9	5	11
	le lendemain	5	20	9	14
	TOTAL	15	40	15	30

Une première remarque sur la répartition globale des déictiques et des anaphoriques s'impose: dans tout le volume il y a 193 déictiques contre 70 anaphoriques. Ce résultat vient appuyer notre thèse du récit subjectif où les localisations spatio-temporelles renvoient à la conscience du personnage et non pas à celle du narrateur. La deuxième partie, centrée sur le personnage de Swann –*il*–, compte 109 déictiques face aux 84 qu'on obtient si nous additionnons ceux des parties centrées sur le personnage de Marcel. Dans cette deuxième partie, le *je* narré et le *je* narrant interviennent à peine. Ces localisations renvoient donc à des sujets de conscience autres que le narrateur ou le protagoniste enfant.

Gérard Genette (1972: 219) fait une réflexion importante dans son œuvre au sujet de la « focalisation » de la *Recherche*, qui nous intéresse dans l'analyse de cette distribution de localisations temporelles. Il explique qu'en tant qu'autobiographie, le récit est focalisé sur le héros naïf et sur le narrateur. Nous avons déjà vu comment les déictiques renvoyant au *je* narré permettent au narrateur d'adopter la perspective ignorante de l'enfant dans le récit. Mais pourtant, « Proust oublie ou néglige [parfois] la fiction du narrateur autobiographe et la focalisation qu'elle implique » (Genette, 1972: 222). En effet, il semble impossible que certains détails, événements ou sentiments d'autres personnages soient connus du personnage-narrateur. Genette cite par exemple la scène des lesbiennes à Montjouvain : Marcel est suffisamment loin de ce qu'il observe pour ne pas entendre tout ce que les lesbiennes disent, et encore moins pour deviner leurs pensées. Ces connaissances appartiennent indiscutablement à la sphère du « romancier omniscient » selon Genette (1972: 222).

La deuxième partie, *Un amour de Swann*, est centrée non pas sur le *je* narré mais sur le personnage de Charles Swann. Dans cette partie le narrateur (qui n'intervient qu'à deux reprises en disant *je*) rapporte l'histoire d'amour entre Odette et Swann, chronologiquement antérieure à la naissance de Marcel, dont la source

première est Swann lui-même. Genette soulève à nouveau le problème de la focalisation. Dans cette deuxième partie nous trouvons une très grande proportion de déictiques dans des phrases avec un sujet *il*. Le tableau 2 présente la distribution de certains adverbes déictiques selon le sujet de la phrase, selon s'ils sont insérés dans un DD, selon si sa fonction est de structurer le récit (ce que nous étudierons à la fin de ce travail). Nous négligerons la locution adverbiale *en ce moment* puisque son interprétation déictique ou anaphorique est souvent ambiguë :

Tableau 2: Distribution des déictiques dans *Un amour de Swann*

		<i>il</i> = Swann	<i>il</i> ≠ Swann	DD = Swann	DD ≠ Swann	<i>je</i> narrant	<i>je</i> narré	Fonction textuelle	Total
DÉICTIQUES	maintenant	39	2	0	6	0	0	36	83
	hier	2	0	2	3	0	0	0	7
	demain	4	0	5	11	0	0	0	20
	TOTAL	45	2	7	20	0	0	36	110

Le déictique *maintenant* est très présent dans cette partie du roman. Dans la majorité des occurrences il se repère par rapport au présent du personnage de Swann tout en remplissant une fonction textuelle. Cet adverbe déictique est pour la plupart inséré dans des phrases avec un verbe à l'imparfait à valeur pseudo-itérative. Ce type d'imparfait, si caractéristique de l'écriture proustienne, marque la répétition « dès qu'il ne s'appuie pas sur une forme perfective » (Maingueneau, 2010: 147). D'après le chapitre « Fréquence » de Genette (1972), le nombre de pages pseudo-itératives est plus important que celui des pages singulatives: 350 contre 285. Tout de même ces répétitions paraissent peu vraisemblables étant donné le détail des scènes racontées à l'imparfait. Maingueneau (2010: 148) explique que c'est la raison pour laquelle on parle de pseudo-itératif: « ce n'est pas réellement parce que Proust évoque des habitudes qu'il use de l'itératif, c'est plutôt un problème d'esthétique, [...] [il est question de] construire un univers de sens qui a ses lois propres ».

Néanmoins *maintenant* n'est pas la seule localisation déictique attribuée au présent de Swann, il en existe bien d'autres plus difficiles de recenser statistiquement. Voyons un exemple avec un autre type de localisation temporelle:

[9]

Ils étaient précédés d'un étroit vestibule dont le mur quadrillé d'un treillage de jardin, mais doré, était bordé dans toute sa longueur d'une caisse rectangulaire où fleurissaient comme dans une serre une rangée de ces gros chrysanthèmes encore rares à cette époque, mais bien éloignés cependant de ceux que les horticulteurs réussirent plus tard à obtenir. *Swann* était agacé par la mode qui *depuis l'année dernière* se portait sur eux, mais il avait eu plaisir, cette fois, à voir la pénombre de la pièce

zébrée de rose, d'oranger et de blanc par les rayons odorants de ces astres éphémères qui s'allument dans les jours gris (p. 217).

Dans ce passage avec un sujet à la troisième personne, la localisation déictique *depuis l'année dernière* provoque un décalage énonciatif et peut gêner le lecteur puisqu'il s'attendrait plutôt à avoir un anaphorique du type *depuis l'année précédente*. Le repérage déictique renvoie forcément à la temporalité de Swann et non pas à celles de l'un des deux *je*. Il fait référence à l'année qui précède celle où se déroule cet épisode, c'est la temporalité présente de Swann. La prise en charge de la référence déictique par Swann permet de créer un effet de pensée représentée. Rien ne nous dit que Charles Swann verbalise ces paroles, tout de même le sentiment d'agacement par rapport à « la mode » n'est attribuable qu'à la conscience du personnage lui-même. La localisation déictique donnant accès à l'intériorité de Swann est insérée dans le récit pris en charge par le narrateur. Mais les événements sont présentés avec le filtre focalisateur des sentiments du personnage: la voix du narrateur et celle du personnage sont mêlées. Cette fois-ci l'empathie créée se rapporte à un personnage autre que le *je* narré.

L'histoire d'amour racontée dans *Un amour de Swann* est analogue à celle de Marcel avec Gilberte. Les relations amoureuses de Swann aussi bien que celles de Marcel –avec Gilberte ou Albertine– sont turbulentes. L'identification entre les deux personnages est évidente. L'accès du narrateur à la conscience de Swann n'est pas hasardeux: « c'est à cause du récit d'un amour de Swann que Marcel pourra effectivement un jour imaginer une Albertine semblable à Odette: infidèle, vicieuse, inaccessible et *par conséquent* s'éprendre d'elle » (Genette, 1972: 251). Cet épisode où les déictiques laissent entendre la voix de Swann est un exemple du système de fréquences de la *Recherche* étudié par Genette (1972: 169), où « Proust parvient à traiter de manière approximativement parallèle, grâce à une habile disposition des épisodes, les diachronies internes et externes, sans sortir ouvertement du temps fréquentatif qu'il a pris pour base de son récit ».

Dans l'œuvre proustienne, où tout a un sens, l'empathie entre Swann et Marcel est nécessaire. Tous les déictiques renvoyant à la temporalité de Swann dans *Un amour de Swann* permettent au lecteur de pénétrer cette conscience déstabilisée par l'amour. Ainsi celui-ci retrouvera plus tard dans sa lecture cette même expérience de l'amour, mais chez le protagoniste.

Les localisations spatio-temporelles déictiques dans des phrases avec sujet *il* existent dans *Du côté de chez Swann*, mais seulement dans ce contexte d'empathie particulier.

6. Déictiques à fonction textuelle

Comme nous l'avons vu dans le tableau 2, une grande partie des occurrences de l'adverbe *maintenant* a une fonction textuelle. L'interprétation est complexe

puisque ces adverbes ne font pas référence au moment de l'énonciation. Parfois ils ne permettent pas non plus l'empathie avec le personnage dans des phénomènes de DIL ou de pensée représentée. Cet emploi de *maintenant* est souvent précédé –plus ou moins loin dans le contexte linguistique- d'une autre localisation temporelle comme *autrefois* ou *jadis* renvoyant au passé :

[10]

Car il n'avait plus comme *autrefois* l'impression qu'Odette et lui n'étaient pas connus de la petite phrase. C'est que si souvent elle avait été témoin de leurs joies ! Il est vrai que souvent aussi elle l'avait averti de leur fragilité. Et même, alors que dans ce temps-là il devinait de la souffrance dans son sourire, dans son intonation limpide et désenchantée, *aujourd'hui* il y trouvait plutôt la grâce d'une résignation presque gaie. De ces chagrins dont elle lui parlait *autrefois* et qu'il la voyait, sans qu'il fût atteint par eux, entraîner en souriant dans son cours sinueux et rapide, de ces chagrins qui *maintenant* étaient devenus les siens sans qu'il eût l'espérance d'en être jamais délivré, elle semblait lui dire comme *jadis* de son bonheur: «Qu'est-ce cela ? tout cela n'est rien » (p. 342).

Ce passage combine du DIL et des pensées représentées renvoyant à la conscience Swann. L'énoncé exclamatif relève du DIL, mais il est difficile de le borner à droite: il pourrait aller jusqu'aux guillemets. Les localisations temporelles déictiques *aujourd'hui* et *maintenant*, repérés par rapport au présent du personnage, sont deux marques qui permettent de faire apparaître la voix de Swann. *Autrefois* et *jadis* se confrontent à *aujourd'hui* et *maintenant*. Ils permettent de mettre en opposition deux périodes amoureuses distinctes: le rapport entre les deux personnages *d'autrefois* diffère de celui du moment où Swann dit *maintenant*.

Dans son étude sur la deixis temporelle Dominique Jouve (1990) explique que dans ce type de contexte l'adverbe *maintenant* peut être ambigu quant à la référence. En tant que localisation déictique, *maintenant* laisse entendre en [10] la voix du personnage à travers le DIL: elle fait référence à l'instant même où Swann se fait cette réflexion chez Odette. En même temps, ce déictique s'interprète par rapport à *autrefois*, il correspond à un moment postérieur. Pour Jouve (1990: 358), *maintenant* fonctionne comme un anaphorique puisqu'il renvoie à une référence intérieure au récit, mais ce n'est pas une localisation anaphorique.

Genette (1972: 169) analysait déjà l'épisode des amours de Swann et Odette en signalant l'emploi des déictiques pour marquer le début d'une nouvelle étape: « Proust parvient à traiter de manière approximativement parallèle, grâce à une habile disposition des épisodes, les diachronies internes et externes, sans sortir ouvertement du temps fréquentatif qu'il a pris pour base de son récit. De même, les amours de Swann et Odette, et de Marcel et Gilberte, évolueront en quelque sorte par paliers

itératifs, marqués par un emploi très caractéristique de ces *dès lors, depuis, maintenant*, qui traitent toute histoire non comme un enchaînement d'événements liés par une causalité, mais comme une *succession d'états* sans cesse substitués les uns aux autres, sans communication possible ». Ces déictiques ont donc une fonction textuelle ou narrative, ils marquent le début des différentes étapes dans la relation des personnages. Les oppositions *autrefois/maintenant* créent un réseau textuel qui construit « toute l'armature temporelle du récit » (Nef *apud* Jouve, 1990: 356). Non seulement cette « succession d'états » va permettre l'identification entre Marcel et Swann à travers la pénétration de la conscience du second, mais cet usage du déictique *maintenant* va aussi favoriser la structuration du récit.

Précisons tout de même que la fonction textuelle de ces déictiques apparaît dans tout le premier volume de la *Recherche*, mais sa particularité est bien plus manifeste dans *Un amour de Swann*.

7. Conclusion

Les localisations spatio-temporelles déictiques et anaphoriques se distribuent de façon divergente sur le plan énonciatif du *je* narrant et sur celui de l'histoire racontée. Les déictiques qui se repèrent par rapport au présent du narrateur apparaissent dans des commentaires de celui-ci organisant la narration et faisant allusion à son expérience vitale. De nombreux déictiques renvoient à la conscience du *je* narré, celle du protagoniste. Ils s'interprètent en prenant pour repère le présent du personnage de Marcel enfant. Introduits dans le plan non-embryé de l'histoire racontée, ils créent un décalage énonciatif qui permet de présenter les événements tels que l'enfant les perçoit au moment de leur accomplissement. Le DIL et les pensées représentées laissent transparaitre l'intériorité du personnage de l'enfant –le *je* narré. Ainsi, de façon subtile, sans que le narrateur cède pour autant la parole, le choix de conserver des localisations déictiques laisse entendre la voix du personnage à côté de celle du narrateur dans le récit. Ce dernier raconte sa propre histoire tout en respectant la perspective naïve de sa jeunesse ce qui crée un effet d'empathie avec le jeune Marcel.

Les localisations anaphoriques apparaissent souvent dans les énoncés à la troisième personne. Mais ce n'est pas le cas pour tous les *il*. Dans la deuxième partie de *Du côté de chez Swann*, consacrée à la relation amoureuse de Swann et Odette, 41% des déictiques *maintenant, hier* et *demain* apparaissent dans des phrases avec un sujet *il* renvoyant à Swann. Les déictiques spatio-temporels avec un sujet *il* représentant Charles Swann renvoient à sa conscience. Le narrateur expérimenté de la *Recherche* fait un parallèle entre sa vie amoureuse et celle de Swann. Il adopte la perspective de son « alter ego » dans la narration de la vie amoureuse de celui-ci. L'accès à la conscience de Swann crée un effet d'empathie entre ce personnage et le narrateur, mais aussi avec le lecteur. Les déictiques spatio-temporels apparaissent également dans les

phrases avec un sujet grammatical *il* lorsque le narrateur veut présenter un événement avec Swann comme foyer de perception.

Finalement certaines localisations temporelles dans notre étude ont une fonction narrative particulière, notamment le déictique *maintenant*. Elles sont souvent précédées de d'autres repères tels *autrefois* ou *jadis*. En tant que déictique *maintenant* permet l'empathie avec le protagoniste ou avec Swann, puisqu'il renvoie à leur présent. En même temps ces localisations créent un réseau textuel qui structure le récit. Elles signalent le début d'une nouvelle étape dans le récit, qui s'oppose à une étape passée différente.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ACHARD, Pierre (1992): «Entre deixis et anaphore: le renvoi du contexte en situation. Les opérateurs *alors* et *maintenant* en Français», in Mary-Annik Morel et Laurent Danon-Boileau, *La deixis*. Paris, PUF, 583-592.
- BÉGUELIN, Marie-José (1988): «Norme et textualité. Les procédés référentiels considérés comme dérivant en langue écrite», in Gilbert Schöni, Jean-Paul Bronckart et Philippe Perrenoud (éd.), *La langue française est-elle gouvernable ?* Neuchâtel-Paris, Delachaux et Nieslé, 185-216.
- BÉGUELIN, Marie-José (2002): «Construire l'énonciation», in M. Carel, *Les facettes du dire. Hommage à Oswald Ducrot*. Paris, Éditions Kimé.
- BENVENISTE, Emile (1966): «Les relations des temps dans le verbe français», in *Problèmes de Linguistique générale*. Paris, Gallimard, 237-250.
- BORILLO, Andrée (1992): «Quelques marqueurs de la deixis spatiale», in Mary-Annik Morel et Laurent Danon-Boileau, *La deixis*. Paris, PUF, 245-256.
- DOLZ, Joaquim (1993): «Bases et ruptures temporelles: étude de l'hétérogénéité temporelle des esquisses biographiques». *Langue française*, 97, 60-80.
- DUCROT, Oswald (1984): *Le dire et le dit*. Paris, Les Editions de Minuit.
- GENETTE, Gérard (1969): «Proust et le langage indirect», in *Figures II*. Paris, Editions du Seuil.
- GENETTE, Gérard (1972): *Figures III*. Paris, Editions du Seuil.
- JOUBE, Dominique (1990): «“Maintenant” et la deixis temporelle», in Mary-Annik Morel et Laurent Danon-Boileau, *La deixis*. Paris, PUF, 355-363.
- LERICHE, Françoise (2001): «La focalisation et omniscience dans *Sodome et Gomorrhe I et II*», in *Sodome et Gomorrhe, Colloque international organisé par Antoine Compagnon et Jean-Yves Tadié*. Université de la Sorbonne. En ligne: <http://www.fabula.org/-compagnon/proust/leriche.php>; le 27/12/2012

- MAINGUENEAU, Dominique (2010): *Manuel de linguistique pour les textes littéraires*. Paris, Armand Colin (coll. U).
- NEF, Frédéric (1980): «Maintenant₁ et Maintenant₂: sémantique et pragmatique de “maintenant” temporel et non temporel», in Jean David et Robert Martin (éds), *La notion d'aspect in Recherches Linguistiques V*. Paris, Klincksieck.
- PIERRON, Sylvie (2005): *Ce beau français un peu individuel. Proust et la langue*. Paris, Presses Universitaires de Vincennes.
- PHILIPPE, Gilles (2000): «Les divergences énonciatives dans les récits de fiction». *Langue Française*, 128, 30-51.
- PROUST, Marcel (1988): *Du côté de chez Swann*. Paris, Gallimard (coll. Folio Classique).
- RABATEL, Alain (1997): «L'introuvable focalisation externe. De la subordination de la vision externe au point de vue du personnage ou au point de vue du narrateur». *Littérature*, 107, 88-113.
- RABATEL, Alain (1998): *La construction textuelle du point de vue*. Lausanne, Delachaux et Nieslé (coll. Sciences des discours).
- RABATEL, Alain (2000): «Un, deux, trois points de vue? Pour une approche unifiante des points de vue narratif et discursif». *La lecture littéraire* 4, 195-251.
- RABATEL, Alain (2001): «Les représentations de la parole intérieure. Monologue intérieur, discours direct et indirect libres, point de vue». *Langue française*, 132, 72-95.
- RODRÍGUEZ SOMOLINOS, Amalia (2012): «Les voix du récit : fonctions textuelles et énonciatives des localisations spatio-temporelles dans le récit», in Jean-Claude Anscombre, Amalia Rodríguez Somolinos et Sonia Gómez-Jordana, *Voix et marqueurs du discours : des connecteurs à l'argument d'autorité*. Lyon, ENS Editions, 209-226.
- ROUSSET, Jean (1989): «Proust, à la recherche du temps perdu», in *Forme et signification*. Paris, José Corti, 135-170.
- VIDAR HOLM, Helge (1999): «Polyphonie et dialogisme dans le récit autobiographique», *Tribune*, 9, 1-17.
- VUILLAUME, Marcel (1993): «Le repérage temporel dans les textes narratifs» in *Grammaire temporelle des récits*. Paris, Minuit, 92-105.